

La Revue-magasin / directeur
: M. Louis Passy ; rédacteur
en chef : L. Victor Lesté

Lesté, L. Victor. Auteur du texte. La Revue-magasin / directeur : M. Louis Passy ; rédacteur en chef : L. Victor Lesté. 1889-07-28.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

LA

REVUE - MAGASIN

Paraissant tous les Dimanches

UN AN : 10 fr.

DIMANCHE 28 JUILLET 1889

SIX MOIS : 5 fr.

BALLADES DE BURGER

La ballade de Lénore a immortalisé le nom de Burger; la musique et la peinture sont venues tour à tour s'emparer du chef-d'œuvre du grand poète allemand. La ballade de la Vache, que nous offrons à nos lecteurs, est aussi pleine d'originalité et de sentiment; elle offre un heureux contraste dans sa poétique réalité avec le rêve fantastique de la ballade de Lénore.

LA VACHE

1784

Dame Madeleine pleurait sur son dernier morceau de pain. De chagrin elle ne pouvait pas manger. Ah! les veuves sont souvent affligées d'une plus grande misère que ne l'imaginent les gens heureux.

« Te voilà par terre, à cette heure, abattue pour toujours. Que me restera-t-il après t'avoir mangée? » Car, ô misère! sa fortune, son seul bien avait péri, la vache qui l'avait nourrie jusque-là.

A l'étable, avec un gai carillon, retournaient les autres, rassasiées et contentes. Devant la porte de Madeleine aucune ne s'arrêtait plus, ne l'appelait plus par un doux mugissement.

Comme de petits enfants que l'on déshabitue du sein maternel, le soir, la nuit, elle pleurait sa perte et éteignait de ses larmes sa petite lampe.

Elle tombait sur sa pauvre couchette, le cœur serré de désespoir; tous ses sens étaient troublés et ébranlés, tous ses membres brisés.

Pourtant, du soir jusqu'au matin, elle ne goûtait point de sommeil fortifiant. Appesantie par la fatigue, dans une tempête de songes pleins d'angoisses, elle s'éveillait en sursaut à chaque coup de l'horloge.

Le matin le son prolongé du cor des bergers lui rappelait son infortune. Malheu-

reuse ! je n'ai plus de raison pour me lever ! »
— Et elle sanglotait dans son oreiller.

Autrefois son cœur s'éveillait au son éclatant du cor, pour louer la bonté du Seigneur. Maintenant sa douleur s'irritait, et gourmandait le tuteur des veuves et des orphelins.

Mais écoutez ! A son oreille et sur son cœur, comme une pierre, est tombé quelque chose, avec un bruit retentissant. Un frisson lui court à travers la moelle et les os ; elle a cru entendre comme un beuglement dans l'étable.

« O Ciel ! pardonne-moi toutes mes fautes, et ne punis pas mes péchés ! » Elle croyait à un tumulte d'esprit, qui s'élevait pour châtier son découragement coupable.

Mais à peine s'était perdu par degré l'écho du bruit effroyable, plus haut et plus clair encore le beuglement est parti de l'étable et parvenu à ses oreilles.

« Ciel miséricordieux, aie pitié de moi, et retiens le malin dans ses chaînes ! » Elle enfonce et cache sa tête dans les oreillers, tant que ses yeux et ses oreilles y disparaissaient.

Elle se fondait en sueur, son cœur palpitant battait comme un marteau. Et un troisième beuglement, encore plus haut, résonna comme si c'était dans la chambre devant son lit.

Alors elle saute tout effarée, pousse d'un coup les volets de la petite chambre. Le matin rayonnait déjà. Le frisson du crépuscule céda à sa clarté joyeuse.

Et après s'être munie du signe de la croix : « Dieu me fasse la grâce de me protéger, amen ! » elle se risqua toute tremblante à aller à l'étable, en invoquant le nom tout puissant de Dieu.

O miracle ! une tête se tourne vers elle, celle de la vache la plus magnifique, lisse et luisante comme un miroir avec une étoile d'argent sur le front. D'étonnement elle laissa tomber la barre.

La crèche était remplie de trèfle frais et odorant, et l'étable de foin pour la nourrir. Ici reluisait un petit seau blanc comme la neige, pour vider ses mamelles distendues.

Elle portait une feuille joliment écrite, entrelacée autour du front et des cornes : « Pour consoler la bonne dame Madeleine, N. N. m'a attachée ici. »

Dieu lui avait fait la grâce de comprendre ainsi la misère du pauvre, Dieu lui avait donné un petit morceau de pain qu'il ne pouvait pas manger tout seul.

Il m'a semblé que j'étais élu par Dieu pour louer ce qui est bien et ce qui est beau ; c'est pourquoi je chante ce qui est bien et ce qui est beau d'une manière toute simple et tout unie.

« C'est ainsi (un maçon me l'a juré), c'est ainsi que la chose s'est passée ! » seulement il m'a défendu de dire le nom. Dieu le rende en bienfaits au noble homme ! c'est la prière que je lui fais de tout mon cœur. Amen !

LENORE

1773

Lenore, dès le point du jour, sortait en sursaut de rêves pesants : « Es-tu infidèle, Guillaume, ou mort ? Combien de temps faudra-t-il t'attendre ? » Il était allé avec l'armée du roi Frédéric à la bataille de Prague et n'avait pas écrit s'il était encore sain et sauf.

Le roi et la czarine, las de leur longue querelle, avaient amolli leur dur courage, et fait enfin la paix ; et chaque armée, avec chants et chansons, au tapage des timbales, parée de branches vertes, regagnait son chez soi.

Et partout, partout, par monts et par vaux, vieux et jeunes s'en allaient au-devant de la bruyante allégresse des arrivants. « Béni soit Dieu ! » criaient enfant et femme ; « bienvenu ! » disait la promise joyeuse. Mais pour Lenore, hélas ! il n'y avait à donner ni salut ni baiser.

Elle allait bien de tous côtés, interrogeant les passants ; elle s'enquérail de lui par tous ses noms. Mais personne qui pût en donner des nouvelles, personne de tous ceux qui venaient dans le village. Enfin, quand l'armée fut passée, elle se mit à arracher ses cheveux d'ébène, elle se jeta par terre avec des gestes d'insensée.

La mère accourut près d'elle : — « Ah ! que Dieu ait pitié de nous ! mon enfant, dis, qu'as-tu donc ? » — Et elle la serrait dans ses bras. « O mère, mère ! tout est fini ! à présent, le monde et tout peut s'abîmer. Dieu est sans miséricorde ! infortunée ! malheur, oh ! malheur à moi ! »

« Protège-nous, Dieu, protège-nous ! regarde-nous d'un œil bénin ! Enfant, dis un *Pater noster* ! Ce que Dieu fait est bien fait !

Dieu, Dieu aura pitié de nous ! » — O mère, mère ! c'est folie d'y penser ! Non, ce que Dieu m'a fait n'est pas bien ! à quoi, à quoi servirait ma prière ? Maintenant ce n'est plus nécessaire. »

« — A nous, mon Dieu, à nous ! qui connaît le Père le sait bien, il vient au secours de ses enfants. Le très-saint Sacrement apaisera ton chagrin. » — « O mère, mère, ce qui me brûle, aucun sacrement ne l'apaisera ! aucun sacrement ne peut rendre la vie aux morts. »

« — Ecoute, enfant ! dis ! si le trompeur, là-bas, dans son pays de Hongrie, avait renoncé à sa foi, fait un autre mariage ? laisse faire, enfant, laisse aller son cœur ! va, il n'y gagnera pas, non jamais ! à la séparation de l'âme et du corps, il sera brûlé par son parjure. »

« — O mère, mère ! c'en est fait ! ce qui est perdu est perdu ! la mort, la mort, voilà mon gain, à moi ! Oh ! ne fussé-je jamais née ! Eteins-toi, ma lumière, pour jamais, éteins-toi ! meurs, meurs dans l'horreur et la nuit ! Dieu est sans miséricorde ! infortunée ! malheur, oh ! malheur à moi ! »

« — Au secours, mon Dieu, au secours ! ne regarde pas en juge ta pauvre enfant ! Elle ne sait pas ce que dit sa langue ; ne lui compte pas son péché ! Ah ! enfant, oublie ta douleur terrestre, et pense à Dieu et au Paradis ; crois-moi, le fiancé de ton âme ne te manquera pas. »

« — O mère ! qu'est-ce que le Paradis ? ô mère ! qu'est-ce que l'Enfer ? près de lui, près de lui est le Paradis, et sans Guillaume, l'Enfer ! — Eteins-toi, ma lumière, pour jamais, éteins-toi ! meurs, meurs dans l'horreur et la nuit ! Sans lui, en ce monde ou dans l'autre, il n'y a plus de bonheur pour moi. »

Ainsi le désespoir allait déchaîné dans son cerveau et dans ses veines ; elle continuait, la téméraire ! à disputer avec la divine Providence ; elle se déchira la poitrine, elle se tordit les mains jusqu'au coucher du soleil, jusqu'à ce qu'au firmament fussent montées les étoiles d'or.

Et dehors, écoutez ? tra, tra, tra, on dirait le bruit d'un cheval ; c'est le cliquetis d'un cavalier qui descend sur les marches du perron. Ecoutez ! écoutez ! l'anneau de la porte qui frappe tout doucement, tout doucement, *kling, ling, ling* ! puis à travers la porte, viennent jusqu'à son oreille ces paroles :

« Holà, holà ! ouvre-moi, petite ! dors-tu,

mon amour, ou es-tu éveillée ? Que sens-tu encore pour moi, dis ? pleures-tu ou ris-tu ? — « Ah ! Guillaume, est-ce toi ?... la nuit, si tard ?... J'ai pleuré, j'ai veillé ; ah ! j'ai grandement souffert ! d'où viens-tu à cette heure ? »

« — Nous ne sellons qu'à minuit, je viens de bien loin, de Bohême. Il était tard quand je suis parti ; je viens te prendre avec moi. » — « Ah ! Guillaume, d'abord entre vite ! le vent siffle dans les haies d'épines, entre, viens, le bien-aimé de mon cœur, te réchauffer dans mes bras ! »

« — Laisse siffler le vent dans l'épine blanche, laisse-le siffler, petite, laisse-le siffler ! le cheval creuse la terre, l'éperon sonne à mes pieds, je ne puis pas rester ici. Viens, mets ta jupe, prend ton élan, et saute en croupe sur mon cheval. J'ai encore cent milles à faire avec toi aujourd'hui, pour arriver à notre lit de nocces. »

« — Dis, où est ta petite chambre ? où ? comment est ton petit lit de nocces ? » — « Loin, loin d'ici !... tranquille, frais et petit !... six planches et deux planchettes ! » — « Y a-t-il place pour moi ! » — « Pour toi et pour moi ! viens, mets ta jupe, prends ton élan et saute derrière moi ! les invités attendent ; la chambre est déjà ouverte. »

La petite mit sa belle jupe, prit son élan, et sauta sur le cheval lestement ; elle enlaça ses bras de lis autour du cavalier bien-aimé. Et puis, *hurr ! hurr !* hop ! hop ! hop ! ils vont au galop, un galop sifflant, tant que cheval et cavalier haletaient, que cailloux et étincelles jaillissaient.

A main droite, à main gauche, comme volaient devant leurs yeux champs, prairies et landes ! — comme tonnaient les ponts ! — « As-tu peur aussi, mon amour ?... la lune reluit ! hurra ! les morts vont vite ! As-tu peur aussi des morts, mon amour ? » — « Ah ! non !... mais laisse là les morts. »

Qu'est-ce qui a résonné là-bas ! quel chant et quel bruit ! autour de quoi ont voltigé les corbeaux ? Ecoutez ! le son des cloches ! — Ecoutez ! le chant des morts : « Mettons le corps dans la terre ! » Et un convoi s'approchait, portant un cercueil sur un brancard. Le chant ressemblait au cri des orvets dans un étang.

« Après minuit vous enterrerez le corps, avec sonnerie, cantiques et chants funèbres ! Maintenant, j'emmène chez moi ma jeune femme ; je la conduis au repas de nocces ! Viens ici, sacristain ! viens avec les chants, et braille-moi le chant de mariage !

Viens, curé, et récite la bénédiction, avant que nous allions nous mettre au lit. »

Sonnerie et chant se taisent... le brancard a disparu... Obéissant à son appel, les voilà qui accourent, *hurr! hurr!* ils touchent à la croupe du cheval... Et toujours plus loin, hop! hop! hop! ils allaient au galop, un galop sifflant, tant que cheval et cavalier haletaient, que cailloux et étincelles jaillissaient.

Comme volaient à droite, comme volaient à gauche montagnes, arbres et haies! Comme volaient à droite et à gauche, villes, villages et hameaux! — « As-tu peur aussi, mon amour?... la lune reluit! hurra! les morts vont vite! As-tu peur aussi des morts, mon amour? » — « Ah! laisse-les en paix, les morts! »

Et voilà, voilà qu'à un gibet dansait en l'air, autour de la spirale de la roue, à peine visible au clair de la lune, une bande patibulaire. — « Ça, ça, canaille, ici! venez ici, canaille, venez et suivez-moi! dansez-nous la valse des noces, quand nous allons nous mettre au lit! »

Et la bande, schsh, schsh, schsh, accourut derrière eux, avec un bruissement pareil à celui du vent qui tourbillonne dans les coudriers à travers les feuilles sèches. Et plus loin, plus loin, hop! hop! hop! ils allaient au galop, un galop sifflant, tant que cheval et cavalier haletaient, que cailloux et étincelles jaillissaient.

Comme volait tout ce que la lune éclairait alentour, comme cela volait au loin! comme volaient là-haut, sur leurs têtes, le ciel et les étoiles! — « As-tu peur aussi, mon amour?... la lune reluit! hurra! les morts vont vite! As-tu peur aussi des morts? » — « Oh! malheur! laisse en paix les morts! »

« Allez! allez! il me semble entendre déjà le chant du coq... le sablier va être bientôt vide... Allez! allez! Je sens l'air du matin... Allez! en avant donc! — Nous sommes au bout, au bout de notre course! le lit nuptial s'ouvre! les morts vont vite! nous voilà, nous voilà arrivés! »

Vite, à bride abattue, ils vont sur une porte de fer grillée; un coup d'une mince cravache, et tout a sauté, serrure et verrou. Les battants ont volé en grinçant, et la course continue sur les tombes; tout autour, les pierres funéraires reluisaient à la clarté de la lune.

Ah vois! vois! en un instant, houououh,

un prodige affreux! le collet du cavalier, morceau par morceau, est tombé comme de l'amadou pourri. Un crâne sans toupet ni queue, un crâne tout nu, voilà ce qu'est devenue sa tête; son corps, un squelette, avec un sablier et une faux.

Le cheval noir s'est cabré, il a reniflé avec furie, il a lancé du feu; et, pst! au-dessous d'elle, il s'est enfoncé et a disparu. Hurlement, hurlement du haut des airs, lamentations du fond de la fosse. Le cœur de Lenore, avec tremblement, luttait entre la mort et la vie.

Maintenant, à la clarté de la lune, tout autour, les esprits dansaient en cercle une danse de chaînes, et hurlaient cette mélodie: « Patience! patience! même quand le cœur est brisé! ne conteste pas avec le Dieu du ciel! quand tu es délivré du corps, que Dieu ait pitié de ton âme! »